

Rescapée du fémicide.
María Paz Cuevas

Cette année, quarante-neuf femmes ont déjà été tuées par leurs conjoints, victimes de violences conjugales. À Punta Arenas, María Gabriela Alvarado a failli faire partie de celles-là. Le 24 juillet, son conjoint l'a aspergée avec de la benzine et a mis le feu alors qu'elle était enceinte de 8 mois. Son drame a fait la Une des journaux alors qu'elle agonisait. Elle et sa fille Milagros ont survécu. Aujourd'hui, elle raconte son histoire pour la première fois.

Elle a ouvert les yeux et elle ne savait pas où elle se trouvait. María Gabriela Alvarado (21 ans) était allongée sur un lit d'hôpital, avec les bras, les jambes, la poitrine et le ventre bandés. Était-elle à l'hôpital régional de Punta Arenas ? Le bébé qu'elle attendait était-il né ? Elle sentit qu'il lui manquait quelque chose, et, avec difficulté, elle porta sa main droite à sa tête. Quelqu'un avait coupé ses longs cheveux noirs. Elle ne savait pas que cela faisait 15 jours qu'elle était sous sédatifs et inconsciente à la Clinique Indisa de Santiago. Debout, à côté du lit, se tenait son oncle Patricio Mancilla, dont la présence la rassura. Il lui expliqua qu'elle était en sécurité à l'hôpital de Santiago et que sa fille qui était venue au monde saine et sauve, portait le nom de Milagros (Miracle). María Gabriela se sentit soulagée : sa fille était vivante, mais soudainement une peur l'assaillit. « Carlos, où est Carlos ? » demanda-t-elle. Patricio la rassura, Carlos Muñoz (25 ans), son conjoint, le père de Milagros, l'homme qui deux semaines auparavant avait aspergé son corps avec de la benzine et y avait mis le feu, ce qui l'avait brûlé à 40%, était emprisonné à Punta Arenas.

Après avoir mis de l'ordre dans ces souvenirs cauchemardesques, María Gabriela se mit à pleurer.

Un homme brutal.

En novembre 2006, un homme sonna à la porte de la maison de María Gabriela à Punta Arenas. C'était Carlos Muñoz, un menuisier maigre aux yeux bruns, ami de sa mère. Carlos Muñoz et María Gabriela passèrent la nuit à discuter. Quelques semaines plus tard ils attendaient un enfant. « Ma famille n'était pas très contente que je sois tombée enceinte à nouveau, ma fille Itiara n'avait alors que 2 ans, mais Carlos m'a dit qu'il voulait que l'on ait un autre enfant et que l'on se marie » raconta María Gabriela. En février 2007, ils partirent vivre sur la parcelle des grands parents de Carlos. Quelques jours plus tard Carlos avait arrêté de travailler et passait toute la journée à écouter des villeros et du reggaeton allongé sur le lit. Le soir, il rentrait ivre. María Gabriela lui fit face. « On s'est disputé, il m'a giflée à deux reprises et je suis restée assise sur le lit. J'étais enceinte de 4 mois. Il m'a menacé en me disant que si je parlais il s'en prendrait à ma famille. À partir de ce moment, Carlos fermait la porte de notre chambre avec un couteau dans le verrou. Après cet épisode, il m'enfermait en soutien-gorge et en culotte dans la chambre. Il ne me rendait mes vêtements qu'à son retour ».

María Gabriela savait que Carlos avait été condamné en août 2006 pour avoir gravement blessé son ancienne compagne, Gladys Naiman, qu'il avait défigurée à 78%. Toutefois, amoureuse de lui, elle cru à la version de Carlos, qui devait encore se présenter régulièrement au tribunal à cause de ce délit. La vérité dans cette affaire, selon le procureur Eugenio Campos était que : « Carlos avait ramené Gladys de force de sa voiture dans une maison vide. Là, il lui a donné des coups de poing et de pied dans le visage. À l'hôpital, elle avait simplement dit qui était son agresseur ».

María Gabriela était prisonnière d'un mélange de peur et d'amour. Quelques fois, elle croyait qu'il pouvait changer, d'autres fois, alors qu'elle lavait le linge à la main dans l'eau froide, elle pleurait. José Cárcamo, le grand-père de Carlos, qui était paysan, lui dit : « Mon petit fils est malade, il faut que tu partes avant qu'il ne t'arrive malheur ». Le 12 avril de cette année María Gabriela trouva le courage de partir : elle retourna chez ses parents avec sa fille. Une semaine plus tard, Carlos alla les chercher. « Il a exprimé des regrets, promis de changer, et m'a supplié de le pardonner. J'ai voulu le croire. » raconte-t-elle ». Ils partirent tous trois à Rio Grande, en Argentine, où habitaient les grands-parents maternels de María Gabriela, pour commencer une nouvelle vie, mais la violence de Carlos ne tarda pas à réapparaître. Un matin, alors qu'Itiara aidait sa mère à mettre ses collants car elle était enceinte de 6 mois, Carlos appela la jeune fille : « Viens Itiara, tout de suite ! », mais la grand-mère de María Gabriela l'arrêta : « Tu n'as pas le droit de lui parler comme cela, elle n'est pas ta fille ».

María Gabriela se souvint alors que Carlos devint hystérique. « Il a commencé à crier et à menacer ma grand-mère avec un couteau. Après il est retourné à Punta Arenas avec mes papiers d'identité et ceux d'Itiara » raconte-elle. Pour retourner au Chili, María Gabriela dû payer une amende. « Je n'en pouvais plus. Le 13 juin on s'est séparé. Mais, une semaine plus tard, quand j'ai déposé Itiara à la crèche, il est venu me voir. Comme une idiote, je lui ai pardonné à nouveau ».

Ils retournèrent vivre ensemble pour la troisième fois, mais cette fois-ci dans la maison de ses parents à elle. María Gabriela était enceinte de 7 mois et elle savait déjà que le bébé qu'elle attendait était une petite fille. Elle voulait la nommer Esmeralda.

En flammes.

« Je vais acheter des cigarettes. Je reviens tout de suite » dit Carlos à sa femme avant de sortir le 23 juillet dernier. María Gabriela, quasiment à terme, l'attendit assise dans le salon. Les heures passèrent et quand elle eut des contractions, elle sortit le chercher. Carlos buvait dans sa Chevrolet Opala. « Il m'a dit de monter dans la voiture. Je suis montée car je ne voulais pas me disputer devant tout le monde. Il a démarré la voiture et m'a amené à la colline Andino. Là, il m'a forcé à descendre et m'a frappé le visage et le ventre. Après il m'a mise à nouveau dans la voiture de force et m'a emmenée dans un autre endroit ». Carlos conduisit jusqu'à un terrain abandonné, retransché et obscur. Il arrêta la voiture et s'en prit à nouveau à sa femme. Dans la Chevrolet, il dit très de manière grave : « Je veux qu'on se tue, tous les trois ».

María Gabriela était terrifiée. Elle ne sentait plus de contractions, les blessures de son visage la brûlaient. Au milieu du terrain abandonné, à minuit, elle cria. Dans l'unique maison aux abords du terrain vague, Lidia Nain, sa fille Patricia Cárcamo et son gendre Juan Alarcón l'entendirent. « On a vu un couple qui se disputait dans une voiture bleue. La femme criait. Il est descendu de la voiture, il a sorti du coffre un bidon et il est remonté au niveau du siège arrière où se trouvait la femme », raconta Lidia.

À cet instant, la voiture explosa, Carlos avait aspergé María Gabriela avec de la benzine, qui était dans le bidon. Il l'enflamma avec une allumette alors qu'il était à l'extérieur de la voiture. María Gabriela descendit de la voiture, en feu, et elle se jeta sur le sol pour l'éteindre en roulant sur elle-même. Elle se tapa sur le ventre pour éteindre les flammes.

Patricia et Juan coururent pour la secourir. « Qu'est-ce que tu as fait, merde ! Tu as brûlé ta femme vivante ! », cria Juan au bourreau. Carlos ne bougea pas. Patricia retourna chez elle chercher des serviettes et elle en couvrit María Gabriela. Lorsque le couple rentra à la maison pour appeler les gendarmes, Carlos attrapa María Gabriela par le bras. Il la força à marcher à travers le terrain découvert. Ils traversèrent un pont étroit

et mal éclairé. « On va dire que c'était un accident, Amour. Je ne veux pas aller en prison », dit-il à sa femme. María Gabriela, avec le corps brûlé et en état de choc, lui jura qu'elle ne le dénoncerait pas. « J'ai eu peur qu'il me jette dans fleuve et qu'il finisse par nous tuer ».

María Gabriela marcha plus de cinq cents mètres avec les jambes, la poitrine, les bras et l'abdomen brûlés jusqu'au moment où ils arrivèrent à la maison d'un des cousins de Carlos. « Il lui a dit que l'on avait eu un accident mais quand je me suis retrouvée seule avec sa cousine, je lui ai dit la vérité : Carlos m'avait brûlée ». Quand l'ambulance arriva Carlos répéta l'histoire de l'accident et il monta avec María Gabriela. « J'étais consciente mais la douleur m'empêchait de parler et il était toujours à côté de moi. ». À l'Hôpital Lautaro Navarro de Punta Arenas, María Gabriela fut hospitalisée aux urgences. Là, ils lui retirèrent la peau brûlée avec du sérum. Lorsqu'elle eut perdu conscience, Carlos se tenait aux pieds du brancard en la regardant dans les yeux.

Quand les gendarmes arrivèrent à la maison de Carlos pour l'arrêter, la Chevrolet bleue continuait de brûler sur le terrain vague. Entre temps, le docteur Carlos Tellez fit une césarienne à María Gabriela, dont la vie était en danger. Tôt dans la matinée, elle fut transportée dans un avion médical à la Clinique Indisa de Satiago. Inconsciente, elle ne su pas tout de suite que sa fille était venue au monde saine et sauve.

Sans Milagros.

María Gabriela vu sa fille pour la première fois le jour de ses un mois quand son oncle Patricio lui montra une photo d'elle en noir et blanc. Milagros était à Punta Arenas avec ses grands-parents maternels. María Gabriela regarda la photo et fut émue. « Elle était ravissante et elle me rassemblait. J'étais heureuse qu'elle soit vivante. Cette photo et ma famille m'ont donné la force dont j'avais besoin pour me rétablir ».

Pendant les deux mois que María Gabriela passa à la Clinique Indisa, elle subit 15 opérations de greffes. Le 30 septembre, elle fut transportée à Punta Arenas mais elle resta hospitalisée à cause de la gravité de ses brûlures. Là, ils lui amenèrent sa fille et pour la première fois elle pu la blottir contre elle. Malgré tout, aujourd'hui encore, elle ne peut toujours pas être avec elle : à peine née, le SENAME (Services sociaux) fit un recours en justice quant à la garde de Milagros. Le 10 août, il plaça Milagros dans un centre de l'institution. Le Tribunal de Famille de Punta Arenas décidera le 23 novembre prochain qui obtiendra la garde de l'enfant.

Pendant ce temps, Carlos Muñoz fut incarcéré à la prison de Punta Arenas dans l'attente d'un jugement pour tentative de meurtre. L'expert du Service Médical Légal avait déjà déterminé qu'il n'avait aucun trouble mental. C'est pour cette raison que le procureur Campos était confiant sur la condamnation de 20 ans de réclusion qu'il avait demandé pour Carlos.

À l'Hôpital Régional, un pasteur évangélique aux cheveux blancs entra dans la chambre de María Gabriela à midi le vendredi 5 octobre. Allongée sur son lit avec un pull à col roulé Mickey Mouse, les jambes et les bras toujours bandés, María Gabriela le regarda en silence. « J'ai demandé à Dieu qu'il soigne ses brûlures et aujourd'hui c'est ainsi que je la vois. Alléluia ! » dit-il. Ensuite il commença à prier. Gabriela reçut son bulletin de sortie et à 15H, elle devait être dans la pouponnière du SENAME pour la visite autorisée de 50 minutes à Milagros, mais au lieu de cela, elle ferma les yeux et pria avec le pasteur. Elle se leva lentement et enfila le costume de lycra, qu'elle devra porter pendant un an pour atténuer les cicatrices. Elle mit un pull et elle se maquilla. Elle arrangea la perruque que le ministère public lui avait prêtée, le temps que ses cheveux repoussent.

Mais aujourd'hui encore, elle a peur. Elle a encore peur de retourner à la maison, où elle habitait avec Carlos, et de perdre Milagros. « Je sens que je renais. Il ne me reste plus qu'à récupérer Milagros et vivre paisiblement avec mes deux filles ». À trois heures précises, dans une petite salle d'attente du centre du SENAME, María Gabriela étire ses bras pour recevoir Milagros qui arrive dans une robe de laine, réveillée et sereine. María Gabriela la serre dans ses bras et lui chuchote à l'oreille. « On est vivante », On est vivantes toutes les deux.»